



**HAL**  
open science

# L'ÉCRITURE CHINOISE : UN RECORD DE LONGÉVITÉ ?

Chrystelle Maréchal

► **To cite this version:**

Chrystelle Maréchal. L'ÉCRITURE CHINOISE : UN RECORD DE LONGÉVITÉ ?. 2005. hal-01677025

**HAL Id: hal-01677025**

**<https://hal.science/hal-01677025>**

Submitted on 7 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maréchal, Chrystelle (2005). "L'écriture chinoise : un record de longévité ?". *Le Bulletin de l'Institut national des langues et civilisations orientales*, p. 5-20, Paris.

## Articles

### L'ÉCRITURE CHINOISE : UN RECORD DE LONGÉVITÉ ?

Avec les écritures idéo-pictographique sumérienne et hiéroglyphique égyptienne apparues vers -3200, l'écriture chinoise, déjà bien établie vers -1200, est l'une des plus anciennes écritures du monde. Malgré une origine idéo-pictographique commune, ces trois écritures ont connu des destins bien différents. Tandis que celles du Proche-Orient ancien se fossilisaient avant de disparaître, celle de la Chine a su se maintenir jusqu'à aujourd'hui. L'objet de cette étude est de mettre en avant les principales raisons de la pérennité de l'écriture chinoise depuis plus de trois mille deux cents ans <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette étude m'a été inspirée par la lecture en 2001 d'un article sur le site internet de Yau Shun-chiu 游順釗, qui n'est aujourd'hui plus accessible. Voici ce qu'écrivait l'auteur au sujet de la réforme des caractères chinois : « Les caractères traditionnels ne sont bien sûr pas parfaits, mais au cours des vicissitudes qu'a connues la civilisation chinoise durant plusieurs milliers d'années, leur fonction a été comparable à celle de l'eau coulant sur les fresques préhistoriques de Niaux ; ils ont permis à la culture chinoise de ne pas s'effondrer... Les remplacer par une transcription phonétique ne reviendrait-il pas à interrompre ce ruissellement qui a nourri sans interruption la culture chinoise depuis plusieurs milliers d'années. »







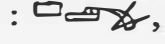


Que soit ici remercié Yau Shun-chiu pour sa lecture critique de la version initiale de ce travail, qui a fait l'objet d'une présentation en Chine en août 2002, et pour m'avoir fourni des documents sur la réforme de l'écriture chinoise. Je remercie également Geneviève Barman pour sa documentation sur l'écriture égyptienne et pour l'intérêt qu'elle a porté à la lecture de cet article.

## LES DEUX GRANDS SYSTÈMES D'ÉCRITURE ANCIENNE EN DEHORS DU SYSTÈME CHINOIS

Commençons par un bref survol de l'histoire des trois plus anciennes écritures <sup>2</sup>. Ce n'est pas un hasard si les systèmes graphiques cunéiforme, égyptien et chinois sont tous d'origine idéo-pictographique. C'est l'une des voies communes empruntée par leurs inventeurs. Ainsi l'écriture chinoise tire son origine de marques et de dessins tracés sur les parois et les poteries. Toutefois les plus anciens vestiges du système d'écriture chinois, les *jiaguwen* 甲骨文, figurent le plus souvent sur des omoplates de bovins et des plastrons de tortues du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., retrouvés à Anyang dans la province du Henan. Une fois l'emploi des idéo-pictogrammes fixé par l'usage, une partie des caractères chinois fut empruntée pour représenter des mots vides (*xu ci* 虛詞) homophones ou certaines notions relativement abstraites.

---

<sup>2</sup> Je remercie le professeur Huang Shengzhang 黃盛璋 d'être intervenu à la suite de mon exposé en Chine pour savoir pourquoi je ne mentionnais pas l'écriture indienne. En dépit de son ancienneté, il n'est en effet pas ici fait référence à cette écriture car son système archaïque reste à ce jour indéchiffré. Les spécialistes ont tiré peu de chose des signes d'origine idéo-pictographique de la culture d'Harrapâ, datée de la première moitié du III<sup>e</sup> millénaire, entre -3000 et -2500 ; aucune filiation entre ces signes et ceux des systèmes d'écriture plus tardifs ne peut être établie. N'ayant pas étudié cette écriture, il me paraît plus sage de ne pas m'y référer plutôt que de faire de fausses conjectures. Voir James Février, *Histoire de l'écriture*, Paris, Payot, 1948, rééd. 1995, p. 144.

Quant à l'écriture idéo-pictographique sumérienne, elle était déjà en usage 3200 ans av. J.-C.<sup>3</sup> Ainsi le pictogramme d'un homme  servait à écrire le mot *lu* « homme » ; celui d'une tête humaine schématisée dont la bouche est mise en relief en la hachurant, servait à écrire le mot *ka* « bouche » () , tandis que la réunion des signes pictographiques KA « bouche » et NINDA « pain » () servait à écrire le signe KU  « manger »<sup>4</sup>. Les spécialistes ont ainsi distingué plus de mille signes différents. Les Sumériens faisaient également usage d'une trentaine de signes « indicatifs » ou « déterminatifs » accompagnant un autre signe (le plus souvent placés avant celui-ci) afin d'en déterminer la catégorie sémantique et le sens. Ces signes ont la même fonction que les *bushou* 部首 chinois, dits « composants catégoriels » ou « clés ». Ainsi le pictogramme de la charrue () associé à celui du (morceau de) bois () indique la « charrue » : , tandis qu'associé à celui de l'homme () il signifie « l'agriculteur » : .<sup>5</sup> Un siècle ou deux après ses débuts, une partie des signes de cette écriture se mirent à indiquer des

<sup>3</sup> Concernant la création de l'écriture sumérienne, J.-J. Glassner estime que « La fourchette à l'intérieur de laquelle elle doit se situer peut être raisonnablement fixée entre 3400 et 3300, soit le 34<sup>e</sup> siècle », voir Jean-Jacques Glassner, *Écrire à Sumer - l'invention du cunéiforme*, Paris, Seuil, 2000, p. 65. Dans le cadre de cet article, je préfère opter pour la date la plus couramment acceptée. Voir note 12.

<sup>4</sup> Voir *Naissance de l'écriture - cunéiformes et hiéroglyphes*, Paris, Ministère de la culture, La Réunion des musées nationaux, 1982, p. 93. Notons qu'en composition les hachures indiquant la bouche disparaissent.

<sup>5</sup> Voir Charles Higounet, *L'écriture*, Paris, P.U.F., Coll. Que sais-je ?, 1955, p. 21. La conception de ce dernier signe rappelle un peu celle du caractère chinois pour « mâle ; homme » dans les *jiaguwen*, [𠂔] *nan* 男, composé d'un champ et d'un instrument aratoire.

sons <sup>6</sup>. Les Sumériens exprimaient, par exemple, le mot *ti* « vie » à l'aide du signe TI « flèche », ou le mot *shutia* « reçu, réception » au moyen des trois signes pour « main » (SHU), « flèche » (TI) et « eau » (A), qui, selon les spécialistes, sont de purs composants phonétiques sans aucune valeur sémantique <sup>7</sup>. De même, le mot bisyllabique *damqar* « marchand ambulante » est-il composé des signes DAM « épouse » et QAR « rive d'un fleuve », employés simplement pour leur valeur phonétique <sup>8</sup>. Ce double emploi des signes, à la fois phonétique et idéographique, accrut peu à peu la complexité du système, multipliant les risques d'ambiguïté, d'autant qu'un même signe avait souvent plusieurs lectures, comme le pictogramme de l'étoile qui signifie tantôt le « ciel », tantôt le « dieu » et se prononce dans un cas *an*, dans l'autre *dingir*, ou celui de l'eau qui signifie, avec la même prononciation *a*, aussi bien « l'eau » que le « fleuve » ou le « père » <sup>9</sup>.



---

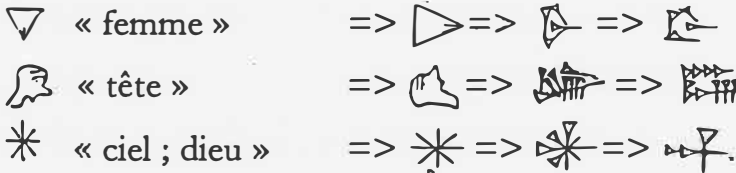
<sup>6</sup> Voir Jean Bottéro « Système et décryptement de l'écriture cunéiforme », in Yau Shun-chiu (dir.), *Écritures archaïques - systèmes et déchiffrement*, Paris, Langages Croisés, 1995, p. 9. Le principe sumérien d'homophonie présente des caractéristiques communes avec le principe chinois de l'emprunt (*jiàjiè* 假借) comme dans le cas de 其, pictogramme d'un van [𠂔] (箕) dans les *jiaguwen*, utilisé pour écrire le mot vide *qí* 其, ayant entre autres la fonction de pronom démonstratif ou possessif.

<sup>7</sup> Voir James Février, *op. cit.*, p. 108 et Jean Bottéro, *op. cit.*, p. 10. On remarquera la présence initiale du pictogramme de la « main » que l'on aurait pu supposer avoir, en plus de sa fonction phonétique, une fonction sémantique semblable à celle du composant catégoriel chinois 扌 « main » que l'on retrouve dans les caractères se rapportant au concept de « préhension » comme dans *shou* 授 « recevoir » par exemple. Il semble néanmoins qu'il ne s'agisse que d'une pure coïncidence, puisque les sumérologues n'y font pas allusion.

<sup>8</sup> Cet exemple provient du livre *Naissance de l'écriture*, *op. cit.*, p. 93.

<sup>9</sup> Voir René Labat, *Manuel d'épigraphie akkadienne*, Paris, Geuthner, 1976, n°13 et 579.


À l'origine, les signes sumériens se lisaient en colonnes de droite à gauche et de haut en bas, à l'image de l'orientation traditionnelle de l'écriture chinoise. Un changement se produisit autour de 2600 av. J.-C. : le sens de lecture se fit désormais en ligne de gauche à droite et de haut en bas, comme le sens le plus courant de l'écriture chinoise actuelle <sup>10</sup>. Du même coup, les signes sumériens subirent un renversement de 90° vers la gauche. Ainsi le signe KU  « manger », par exemple, devint . À cela s'ajouta un changement matériel important aux alentours de 2400 av. J.-C. La pointe, qui servait initialement d'instrument d'écriture, fut remplacée par le biseau de sorte que tous les traits courbes prirent la forme de clous, d'où le terme *cunéiforme* attribué à cette écriture au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ainsi que les signes sumériens initialement idéo-pictographiques devinrent abstraits. Voici l'évolution de trois signes illustrant les différents changements caractéristiques qui ont affecté l'écriture sumérienne :



<sup>10</sup> Jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> millénaire, la lecture des inscriptions sur pierre notamment demeure en colonnes de droite à gauche et de haut en bas, par ailleurs elles sont écrites en graphies archaïsantes, voir *Naissance de l'écriture, op. cit.*, p. 75 et 81.

Concernant l'horizontalité des signes sumériens, Kramer (1961) estime qu'elle est due à la réorientation de la tablette du scribe, qu'il explique par des raisons de commodité, cité dans Yau Shun-chiu, « Guhanzi shuxie zongxiang chengyin - liushu yiwai de yi ge tantao » 古漢字書寫縱向成因 — 六書以外的一個探討, *Zhongguo yuwen* 中國語文, 1992, n°5, pp. 371-375.

À ce stade, les atouts initiaux du système idéo-pictographique sumérien étaient condamnés. C'est désormais sous son nouvel aspect dit cunéiforme que cette ancienne écriture devait durer jusqu'au I<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>11</sup>. Seuls les hiéroglyphes égyptiens peuvent finalement être mesurés à la vitalité des caractères chinois. Les écritures égyptienne et sumérienne sont pour ainsi dire contemporaines, toutefois la longévité des hiéroglyphes a été plus grande que celle des signes idéo-pictographiques sumériens, puisqu'ils auront duré près de trois mille six cents ans<sup>12</sup>.

Les langues transcrites par les trois plus anciennes écritures idéo-pictographiques sont de natures foncièrement différentes. Alors que le sumérien est agglutinant et partiellement monosyllabique, l'égyptien ancien est flexionnel, sans ton et polysyllabique, à l'opposé du chinois. Prenons le cas du hiéroglyphe pour « tête », *tp*  : un petit trait vertical placé sous ce hiéroglyphe indique que celui-ci est à comprendre et à lire comme un pur pictogramme, en l'occurrence







---







<sup>11</sup> Il ne faut bien entendu pas sous-estimer l'extraordinaire destin de l'écriture cunéiforme qui, tel notre alphabet, servit à noter plus d'une dizaine de langues différentes. La découverte du dernier texte cunéiforme date de 75 ap. J.-C. attestant que ce système a survécu pas loin de trois mille trois cents ans, voir *Naissance de l'écriture, op. cit.*, p. 109.

<sup>12</sup> C'est-à-dire de 3200 av. J.-C. à 394 ap. J.-C. L'écriture sumérienne a longtemps été considérée comme la plus ancienne des deux, mais cette antériorité a été remise en cause à la suite des fouilles archéologiques allemandes entreprises à Abydos en Égypte en 1988. Des signes hiéroglyphiques mis au jour lors de ces fouilles font en effet remonter l'écriture égyptienne aux alentours de 3150 av. J.-C. Voir Günter Dreyer « Recent Discoveries at Abydos Cemetery U », in *The Nile Delta in Transition: 4th-3rd millenium B.C.*, Tel Aviv, E.C. M. Van Den Brink Editor, 1992, pp. 293-299.

En raison du point de vue de J.-J. Glassner (voir note 3) et de la très faible différence temporelle qui sépare finalement ces deux écritures, nous considérons dans le présent article que toutes deux datent des alentours de 3200 av. J.-C.

*tp* « tête »<sup>13</sup>. En l'absence de ce signe diacritique, la valeur de ce hiéroglyphe est catégorielle, en ce cas il est accompagné d'un ou de plusieurs autres composants phonétiques et sa fonction est alors comparable à celle du *bushou* chinois 頁 « tête ». Mais à la différence des *bushou* qui sont, en règle générale, placés au début des caractères, les déterminatifs égyptiens sont toujours placés à la fin des mots, après les signes phonétiques<sup>14</sup>. Ainsi, le mot égyptien « front »

 *dhnt*, s'écrit avec les signes « main »  indiquant le son *d*, « cour »  indiquant le son *h*, « eau »  pour *n* et « pain »  pour le son *t*, auxquels on ajoute le signe pour « tête »  dont la fonction est d'indiquer la catégorie à laquelle appartient le mot. Les signes alphabétiques *d*, *h*, *n*, *t* qui forment le mot *dhnt* sont respectivement les consonnes initiales des quatre mots pour « main » (*drt*), « cour » (*h*), « eau » (*nt*) et « pain » (*t*). Notons que le sens de lecture est indiqué par les personnages et les animaux qui regardent vers l'endroit où l'on a commencé à écrire.




Prenons maintenant un exemple de nature différente : le hiéroglyphe de « la bannière » (qui est fichée dans le sol devant un temple) , prononcé *ntr*, signifie « dieu ». Si on lui ajoute le hiéroglyphe  « pain », *t*, on obtient le sens de *ntrt*  « déesse », le *t* étant le marqueur du féminin. Selon le même principe, *hm ntr*  « prêtre » se compose des hiéroglyphes *ntr*  « bannière » et *hm*  « battoir (à linge) », ce dernier symbolisant « le serviteur »<sup>15</sup> ; si l'on ajoute à ces deux signes celui du « pain », se prononçant *t*, on ob-















<sup>13</sup> Voir Rainer Hannig *Grosses Handwörterbuch Ägyptisch-Deutsch : die Sprache der Pharaonen (2800-950 v. Chr.)*, Mainz, von Zabern, 1995, p. 930.

<sup>14</sup> À l'exception de l'antéposition honorifique, voir note 15.

<sup>15</sup> Voir Hannig, *op. cit.*, p. 410. En tant que symbole pour « dieu », le signe représentant une bannière obéit à la règle d'antéposition honorifique et se place devant le hiéroglyphe pour « serviteur », voir *Naissance de l'écriture*, *op. cit.*, p. 119.



tient alors le mot *hmt ntr*  « prêtresse »<sup>16</sup>. Il en va de même pour la paire *sa*  « fils » et *sat*  « fille » formée à partir du hiéroglyphe « canard », emprunté pour signifier « fils »<sup>17</sup>. On voit que l'ajout d'un suffixe permet de faire face à la modalité flexionnelle orale du féminin et du masculin. Toute proportion gardée, on peut comparer ces exemples aux graphies sur os et plastrons [ $\Psi$ ] et [ $\Psi$ ⊥], identifiées respectivement à *pin* 牝 « vache ; femelle » et *mu* 牡 « taureau ; mâle ». L'élément « bœuf »  $\Psi$  indique l'animal dont il s'agit, tandis que les éléments [ $\text{フ}$ ] et [ $\text{⊥}$ ], qui sont respectivement les représentations des sexes féminin et masculin, marquent le genre de l'animal, mais sans que les prononciations des deux éléments ne s'additionnent, puisque le chinois, à la différence de l'égyptien, n'est pas flexionnel.

Pour distinguer les homophones, les Égyptiens avaient recours à l'emploi de déterminatifs. Par exemple, les hiéroglyphes , ,  et  désignant respectivement les mots « grain », « réceptacle », « phallus » et « couronne royale (du sud) », se prononçant tous *nfr* , se distinguent par l'ajout respectif des déterminatifs pour « grain » , « réceptacle » , « phallus »  et « couronne royale (du sud) » <sup>18</sup>. La prononciation des mots était souvent indiquée à l'aide d'une trentaine de hiéroglyphes « alphabétiques », comme dans le cas des homophones « tiède »  et « se reposer » , tous deux prononcés *sf* et transcrits avec les trois signes  *s*,  *r* et  *f*<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Voir Hannig, *op. cit.*, p. 527.

<sup>17</sup> Voir Hannig, *op. cit.*, p. 651.

<sup>18</sup> Voir Hannig, *op. cit.*, p. 410.

<sup>19</sup> Voir Hannig, *op. cit.*, p. 728.

Vers 2500 av. J.-C. apparut un système cursif d'écriture égyptienne appelé *hiéroglyphique*, employé principalement sur papyrus et sur tessons de poterie, alors que, parallèlement, les hiéroglyphes continuaient à être utilisés pour les inscriptions monumentales ; celui-ci évolua aux alentours de 650 av. J.-C. vers une cursive extrêmement simplifiée dite *démotique* (littéralement « écriture du peuple ») ne permettant plus d'en reconnaître l'origine pictographique<sup>20</sup>. Puis, à la fin du troisième siècle de notre ère, sous la pression du christianisme, les Égyptiens élaborèrent l'alphabet copte dérivé de l'alphabet grec<sup>21</sup>. Cette écriture alphabétique était largement répandue à la veille de l'annexion du territoire égyptien par l'Empire byzantin (395-639). C'est à cette époque que se situe la disparition finale des hiéroglyphes. Devenus l'apanage exclusif des prêtres, ils ne purent survivre à la fermeture des temples égyptiens décrétée en 384 ap. J.-C. par l'empereur romain Théodose. La dernière inscription hiéroglyphique, datée de 394 ap. J.-C., a été retrouvée sur l'île de Philae, dernier lieu de culte important de l'antique religion pharaonique. L'invasion arabe de l'Égypte en 642, suivie de son islamisation, acheva l'effacement des croyances traditionnelles de la scène religieuse locale. Ainsi, les hiéroglyphes tombèrent dans l'oubli et il fallut attendre 1822, soit plus de mille quatre cents ans, pour que Jean-François Champollion (1790-1832) en redécouvre la signification.

---

<sup>20</sup> Sa dernière inscription date de 450 ap. J.-C.

<sup>21</sup> Le nom *copte* est dérivé de l'arabe *qubṭī*, qui est lui-même une corruption du grec *Aiguptios* « égyptien ». C'était le terme utilisé par les Arabes après la conquête du VII<sup>e</sup> s. pour désigner les habitants du pays. Voir *La naissance des écritures*, Paris, Seuil, 1994, p. 128.

## LES FACTEURS STABILISANTS INTERNES ET EXTERNES DU SYSTÈME D'ÉCRITURE CHINOIS

La plupart des systèmes d'écriture permettent, de façon plus ou moins précise, de rendre compte des sons. Mais la nature de leurs langues respectives et la complexité de leurs grammaires n'ont pas aidé les Sumériens et les Égyptiens à pérenniser leurs écritures, et a favorisé à terme l'adoption de l'alphabet. Le système d'écriture chinois n'a, quant à lui, jamais tendu à la précision phonétique des écritures alphabétiques, ce qui a été un atout de poids pour lui permettre de faire face aux nombreux dialectes et aux changements de prononciation au fil de l'histoire de la Chine, et même d'être adopté par un pays, comme le Japon, qui appartient pourtant à une autre famille de langues que le chinois. En raison de la nature fortement monosyllabique du chinois, l'usage des caractères y est d'ailleurs bien plus efficace pour distinguer le grand nombre d'homophones que le système de transcription dit *pinyin* 拼音 (épellation des sons) utilisant l'alphabet latin.

Le succès du système d'écriture chinois repose sur l'exploitation du principe de l'idéo-phonographie consistant à associer un indicateur phonétique, suggérant la prononciation du mot en question, à un *bushou*, dont la fonction est de distinguer à quelle catégorie sémantique il appartient. Ce principe a permis à l'écriture chinoise de surmonter l'épreuve du temps. L'écriture chinoise est apparue deux mille ans après les deux écritures du Proche-Orient ancien. Le fait qu'elle soit toujours en usage à l'heure du multimédia, trois mille deux cents ans après son apparition dans les inscriptions sur os et plastrons, est assurément déjà remarquable. Toutefois il lui faudra encore résister au moins quatre cents ans avant de pouvoir rivaliser avec la longévité de l'écriture égyptienne !

Tout comme les multiples ingérences d'ethnies étrangères en Mésopotamie ont contribué à la disparition de la culture sumérienne, la situation géopolitique de l'Égypte a entraîné le déclin de son ancienne civilisation et, par la même occasion, celui des hiéroglyphes. L'Égypte a subi successivement et à plusieurs reprises l'occupation de puissances étrangères, notamment celles des Grecs en 332 av. J.-C., des Romains en 30 ap. J.-C., des Byzantins en 395 et enfin des Arabes en 642. Ces derniers porteront le coup de grâce à l'antique civilisation égyptienne, en supplantant peu à peu par la langue arabe la langue autochtone qui ne subsiste plus aujourd'hui que dans la liturgie de l'Église copte d'Égypte.

La Chine, au contraire, n'a jamais été entourée ni attaquée par aucune nation plus nombreuse et plus civilisée qu'elle. À titre de comparaison, l'Égypte sous occupation romaine était dominée par un empire dont la population était plus de dix fois supérieure à la sienne, alors que les Chinois du XIII<sup>e</sup> s. étaient au moins dix fois plus nombreux que leurs envahisseurs mongols !<sup>22</sup> La situation était donc totalement inversée, ce qui fait que chaque fois que la Chine a été gouvernée par des étrangers, ces derniers n'ont généralement pas eu d'autre solution que de s'assimiler. Le grand empire mongol n'a pas

---

<sup>22</sup> L'empire romain, au I<sup>er</sup> siècle, comptait quelque cinquante-quatre millions d'hommes, tandis que l'Égypte n'en comptait que quatre millions, voir Simon Hornblower & Antony Spawforth, *Oxford Companion to Classical Civilization*, Oxford University Press, 1998, p. 562. Jacques Gernet indique que les Mongols n'étaient « qu'une petite minorité au milieu des populations très nombreuses et très diverses qu'ils réunirent sous leur joug. », voir J. Gernet, *Le monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972, p. 320.

dérogé à la règle<sup>23</sup>. L'entrée en usage en 1269 de l'écriture alphabétique dite *Ba si ba* 八思巴, créée par le lama tibétain *'Phags-pa* (1235-1280) sur ordre de Qubilai Khan pour remplacer toutes les écritures de l'empire, y compris la chinoise, n'a pas empêché celle-ci de continuer à être utilisée. Quant à l'écriture mandchoue à l'époque des Qing (1644-1911), elle ne l'a jamais sérieusement concurrencée<sup>24</sup>. Même le défi culturel que représenta l'introduction du bouddhisme en Chine n'est pas parvenu à modifier la trajectoire de son développement au profit d'un système phonétique.

En outre, deux événements qui se sont produits entre les dynasties Qin (221-206 av. J.-C.) et Han (206 av. J.-C.-220 ap. J.-C.) ont profondément influé sur le destin des caractères chinois, à savoir l'uniformisation de l'écriture chinoise ordonnée par Qin Shihuangdi, le Premier Empereur Qin, et la compilation du *Shuowen jiezi* 說文解字 par Xu Shen 許慎.

Avant l'unification de l'empire, la situation de l'écriture chinoise était très complexe. Le *Xunzi* 荀子 (début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), au

<sup>23</sup> Des données chiffrées nous enseignent que les Mandchous, un autre peuple envahisseur au XVII<sup>e</sup> s., étaient cinq millions tandis que le peuple Han comptait, lui, plus de quatre cents millions de personnes ! Voir « Bo Kang Youwei lun geming shu » 駁康有為論革命書 (1903) in *Zhang Taiyan shiwen xuanzhu* 章太炎詩文選注 (上), pp. 243-305, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 1976, p. 270. Nous remercions Yau Shun-chiu de nous avoir fourni cette information.

<sup>24</sup> Il est intéressant de noter que bien avant cette époque, l'empereur Xiaowen (r. 472-477) des Wei du nord, après avoir déplacé la capitale à Luoyang, avait déjà interdit aux gens de son peuple de parler leur langue maternelle et de porter leurs vêtements traditionnels. Par ailleurs, dans la chronique de l'empereur Gaozu du *Wei shu* 魏書, on peut lire qu'à la dix-neuvième année de l'ère Taihe (495), au 6<sup>e</sup> mois du jour Jihai, « un décret interdit de parler la langue populaire du nord à la Cour, tout contrevenant s'exposant à être destitué de ses fonctions », cité dans Li Jianguo 李建國, *Hanyu guifan shilüe* 漢語規範史略, Beijing, Yuwen chubanshe, 2000, p. 4.

chapitre *Zhengming* 正名篇 « Rectification des Noms », rapporte que

*Les dénominations sont conservées avec négligence, les expressions invraisemblables fleurissent, la relation entre les mots et les choses est corrompue, le vrai et le faux n'ont pas de figures claires*<sup>25</sup>.

La décision de Qin Shihuangdi, d'imposer une seule norme graphique pour l'ensemble du pays, le *xiaozhuan* 小篆 ou petite sigillaire, ne fut pas le fruit du hasard. Il s'agit de l'une des trois réformes historiques qu'il a réalisées après avoir unifié le pays, les deux autres étant celles de la monnaie et des poids et mesures<sup>26</sup>. Étant donné le stade critique auquel étaient parvenus les caractères chinois à l'époque des Royaumes combattants, l'uniformisation de l'écriture était à n'en pas douter la solution la plus adéquate.

À cet événement historique sans précédent s'ajouta, quelques siècles plus tard, un autre fait tout aussi significatif : la compilation du *Shuowen jiezi* par le lexicographe Xu Shen au deuxième siècle ap. J.-C. Cette initiative renforça objectivement l'application de la mesure unificatrice de l'écriture de Qin Shihuangdi, puisque Xu Shen choisit le *xiaozhuan* comme référence graphique pour classer les caractères dans son dictionnaire<sup>27</sup>. L'époque des Han étant marquée par une

<sup>25</sup> Traduction de Ivan P. Kamenarovic, *Xun Zi* (Siun Tseu), Paris, Cerf, 1987, p. 260.

<sup>26</sup> Voir Lin Jianming 林劍鳴, *Qin shi gao* 秦史稿, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 1981, p. 371.

<sup>27</sup> Le dessein de Xu Shen est suffisamment clair à la lecture de la postface du *Shuowen*, quand il explique que « les mesures d'arpentage varient, l'écartement des essieux des chars est différent, les lois sont diverses, les modes vestimentaires sont distinctes, les parlers sont dialectaux, les graphies ne sont pas uniformes ». L'objectif du dictionnaire Kangxi, compilé au XVIII<sup>e</sup> siècle, était semblable, ainsi peut-on y lire que : « c'est en rendant manifeste la politique d'uniformisation des graphies que les fonctionnaires et le peuple la respecteront. »

forte expansion lexicale, le travail solitaire sans précédent de Xu Shen constitua également un facteur important de stabilisation des graphies chinoises. Et aujourd'hui encore, son ouvrage reste incontournable pour tous ceux qui étudient l'écriture chinoise.

## CONCLUSION

Pour résumer, l'écriture chinoise a bénéficié d'atouts temporels, spatiaux et humains. Avant que l'influence occidentale ne se fasse sentir, en dépit de multiples invasions étrangères et des divergences dialectales, la nature, la morphologie et le fonctionnement d'origine du système d'écriture chinois purent être préservés sans interruption. C'est dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle seulement que se fit jour un mouvement pour sa réforme, hostile à l'usage des caractères, avec la publication en 1892 de l'ouvrage *Yi mu liaoran chujie* 一目了然初階 « La première étape d'une méthode pour une lecture phonétique » de Lu Zhuangzhang 盧懋章<sup>28</sup>. Mais les coups les plus rudes contre l'écriture chinoise furent portés durant la décennie 1920-1930 par le « mouvement de latinisation des caractères chinois », dont les partisans les plus virulents se recrutaient dans les milieux de la littérature, de l'enseignement et de la linguistique. En 1923, Qian Xuantong 錢玄同 appelait à la réforme des caractères en « espérant qu'après 1932, les enfants entrant à l'école n'auraient plus à peiner

<sup>28</sup> Selon Chen Haiyang, « cet ouvrage est une apologie des Chinois en faveur de la réforme des caractères ; il préconise la phonétisation et étudie les divers systèmes d'épellation des sons ; c'est la publication des tout débuts de lecture phonétique. Cette année-là marque le commencement de la réforme de l'écriture chinoise », voir Chen Haiyang 陳海洋, *Hanzi yanjiu de guiji* 漢字研究的軌跡, Nanchang, Jiangxi jiaoyu chubanshe, 1995, p. 26. Notons cependant que Er Haidu fait précéder la publication de l'ouvrage de Lu Zhuangzhang de 1892 par le manuscrit d'un certain Song Ru 宋恕 intitulé « Liu Zhai Bei yi » 六齋卑議 datant de 1891, voir Er Haidu 倪海曙, *Qingmo hanyu pinyin yundong biannianshi* 清末漢語拼音運動編年史, Shanghai, Shanghai shidai chubanshe, 1959.

avec les caractères »<sup>29</sup>. Tout aussi déterminé, Qu Qiubai 瞿秋白 déclarait quant à lui :

*La réforme de l'écriture d'une Chine nouvelle doit passer par l'abolition des caractères et de la langue classique, ainsi que par l'adoption d'un système de transcription par l'alphabet romain, afin de créer une langue écrite chinoise, qui facilite l'apprentissage et l'usage de l'écriture à des millions et des millions de Chinois et qui soit de plus utile dans les activités académiques*<sup>30</sup>.

Ces idées inspirèrent les réformes des caractères entreprises par le gouvernement chinois à partir de 1956, mais depuis les années 80, tout le monde semble avoir oublié la question de la latinisation de l'écriture, y compris celle de l'avancement d'une simplification des caractères. La période critique du siècle dernier est passée, mais le problème pourrait resurgir plus tard. Il est difficile de présumer de quoi que ce soit, en particulier à l'époque de la mondialisation et du multimédia où les percées et les avancées de la technologie et de

<sup>29</sup> Extrait de *Qian Xuantong wenji* 錢玄同文集, vol. 3, Beijing, Zhongguo renmin daxue chubanshe, 1999, p. 83.

<sup>30</sup> Extrait de *Qu Qiubai wenji* 瞿秋白文集, vol. 3, Beijing, Renmin wenzue chubanshe, 1989, p. 280. Il dit encore que « c'est seulement en adoptant l'alphabet romain pour créer une nouvelle écriture chinoise romanisée que le système chinois permettra d'écrire comme on parle ... La réforme de l'écriture chinoise doit nécessairement passer par l'abolition totale des caractères chinois. » *op. cit.*, p. 210 et 217. Toutefois il souligne que « l'application du système de romanisation des caractères ne pourra bien entendu pas être établie immédiatement », *op. cit.*, p. 249. Bien que les propos de Qu Qiubai soient parfois assez virulents, ils sont beaucoup plus mesurés que ceux de Qian Xuantong pour ce qui est de la propagande et de la diffusion de la vulgarisation de la romanisation des caractères chinois. Les informations concernant les premières discussions de la réforme des caractères chinois sont reprises d'une conférence intitulée « Le destin tragique d'un intellectuel communiste Qu Qiubai (1899-1935) », donnée par Yau Shun-chiu en février 2003 à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.



l'informatique sont fulgurantes. Qui pourrait proposer un projet pouvant garantir la conservation des caractères chinois pour les trois à quatre cents ans à venir ? Personne ne sait s'ils battront le record de longévité des hiéroglyphes égyptiens. Néanmoins, quelle que puisse être l'évolution à venir, une chose est sûre : les Chinois apprécient leur écriture.

Chrystelle MARÉCHAL  
marechal@ehess.fr